

Mercredi le 31 août 1949

Mon cher grand,

Une douzaine de belles roses rouges, à peine épanouies, dans toute la fraîcheur de leur première heure, m'ont apporté ce matin le témoignage de ta délicate attention. Esther était toute ravie de me les apporter. «Oh, that sweet, lovely man of yours!» m'a-t-elle chanté toute la journée. Par ce geste tu es devenu à ses yeux de vieille fille qui n'a pas connu l'amour, l'homme chevaleresque, l'homme idéal, quelqu'un approchant les chevaliers de Sir Walter Scott. Elle a plus d'admiration pour moi aussi qui suis l'objet d'un tel cadeau. Ô éternel féminin! Esther me place plus haut dans son estime à cause de ces fleurs que tu m'as envoyées, et le croirais-tu, ma joie est augmentée de la douce envie sans malice aucune que la pauvre fille me porte. J'aurais écrit cent et un livres, j'aurais accompli les exploits les plus vaillants qu'aucun auprès d'Esther ne lui inspirerait pour moi autant de sympathie que lui en fait éprouver les attentions que tu me marques. Pauvre chère fille, malgré sa vie, elle a gardé un coeur généreux qui ne désire rien tant que de voir l'amour emplir d'autres existences!

Aujourd'hui, j'ai été me faire coiffer à Waltham Abbey. Quel petit trou! À quinze milles de Londres, il donne l'impression d'être enfoui au fond de la province la plus retirée. J'ai abouti dans une boutique proprette mais équipée à peu près comme au temps de la «Good Queen Bess», sauf que l'électricité y était tout de même, quoique drôlement mesurée. Pour commencer, j'ai dû poser la tête sur le bord de l'évier, le front plutôt et ainsi je me faisais l'effet d'être offerte, sur le billot, à la hache du bourreau. Je sentais autour de moi une odeur qui m'a toujours particulièrement offensée. Les cheveux enfin lavés, je m'aperçois qu'on a employé au nettoyage de ma tête cette horreur des horreurs: du savon Lifebuoy. J'empeste encore en t'écrivant. Je ferais une excellente réclame contre la B.O.. Enfin, comble des engins retardataires, un petit séchoir à main, grand comme une soucoupe, fut repéré et à l'aide de cette médiocre chaleur, une pauvre fille procède à me sécher les cheveux. Elle promenait la petite machine par en-dessus, par en-dessous, me tapotant çà et là, tirait ici une mèche, en soulevant une autre, si bien que j'avais la sensation d'être épouillée. Tu comprends que je me suis lassée de ce petit jeu. D'autant plus que les ondulations et les boucles, à être ainsi malmenées, menaçaient de périr en peu de temps. Je suis sortie du beauty-parlor dans toute la dignité de quelques boucles intactes sauvegardées par des légions d'épingles et sous un filet, telle une belle qui ira à une danse et n'entend pas étrenner trop vite sa coiffure. Je me sentais parfaitement ridicule. Je suppose que le soleil du bon Dieu finira par me sécher. Demain, il faudra que je te raconte une autre déconvenue et qui prête plutôt à rire. Nous qui croyons les Français lents, démodés et astreints à de vieux usages! Mon chou, il faut venir en Angleterre pour connaître un train de tortue. Pourtant, j'aime le pays en dépit et peut-être à cause de sa lenteur prodigieuse. À demain, cher chou, conserve le beau livre que tu [*Ajouté en haut de la première page de la lettre*] m'as acheté. Malgré le grand désir que j'ai de le voir tout de suite, je craindrais trop qu'il soit retenu aux douanes ou égaré. Écris-moi quelques mots dans ce livre en souvenir de notre anniversaire.

Gabrielle